

cher). Techn. Marteau de maréchal pour brocher, pour ferrer les chevaux.

BROCHURE s. f. (bro-chu-ré — rad. *brocher*). Art ou action de brocher des livres : *Connaitre la BROCHURE. Avez-vous bientôt terminé la BROCHURE de ce volume?* On dit aussi BROCHAGE. *l'Etat de brocher : En désespoir de cause, elle se mit dans la BROCHURE.*

— Par ext. Petit ouvrage broché, et qui n'est composé que d'un petit nombre de feuilles : *Ils font contre vous des BROCHURES que vous ne lisez pas.* (Volt.) *En vérité, Berlin est un petit Paris ; il y a de la médisance, de la tracasserie, des jalousies de femmes, des jalousies d'auteur et jusqu'à des BROCHURES.* (Volt.) *Voilà une BROCHURE qui m'échappe, et je l'avouerai que c'est un enfant de la nécessité.* (Le Sage.) *Le libraire Palm a été fusillé en Allemagne pour n'avoir pas voulu nommer l'auteur d'une BROCHURE qu'il avait imprimée.* (Mme de Staël.) *Les auteurs, chez les belles et les grands, ont le destin des BROCHURES nouvelles : on veut les feuilleter un moment, ensuite on les met au rebut.* (Desmahis.) *Ma BROCHURE a un succès fou ; tu ne peux pas imaginer cela ; c'est de l'admiration, de l'enthousiasme.* (P.-L. Courier.) *Les BROCHURES sont, comme la pluie, un inconvénient de la saison.* (L. Ulbach.)

Le siècle ridicule est celui des brochures.

VOLTAIRE.

J'entends lire chez lui les brochures nouvelles.

DESMARETS.

Regarde : un bureau neuf, loin du bruit des voitures, Et ton cher Montieur, ouvert sur des brochures.

C. DELAVIGNE.

— Techn. Ornement, dessin broché : *Ces serviettes ont de ravissantes BROCHURES de roses et d'épis.*

BROCHURIER s. m. (bro-chu-rié — rad. *brochure*). En mauvaise part, Celui qui écrit des brochures : *Il serait curieux de dresser la nomenclature des nombreux BROCHURIERS qui, depuis un an, noircissent d'encre notre horizon.* (A. Legendre.) *Journalistes, BROCHURIERS, historiens, etc., sont d'accord pour accuser le fameux partage.* (Proudh.)

BROCK (Louis-Frédéric), général danois, né en 1774, mort en 1853, fut d'abord aide de camp du prince royal (depuis Frédéric VI), puis chef de l'état-major général sous Christian-Frédéric (depuis Christian VII). Il suivit ce prince en Norvège, exerça sur lui une grande influence, et demeura attaché à sa personne, à la suite de son couronnement comme roi de Norvège, le 17 mai 1814. Trois mois après, lorsque le nouveau roi succomba sous les forces supérieures des Suédois, Brock eut la gloire de conclure avec Charles-Jean (Bernadotte), le 14 août 1814, la convention de Moss, d'après laquelle Christian-Frédéric déposa, à la vérité, sa couronne entre les mains du storting, mais obtint pour les Norvégiens des conditions bien plus avantageuses que celles qu'ils attendaient du vainqueur. En 1815, Brock reprit sa place dans l'état-major général, et fut nommé aide de camp de Frédéric VI. Ayant perdu l'usage d'un œil, il quitta la carrière militaire et occupa successivement plusieurs emplois civils, dans lesquels il se fit remarquer par sa capacité et son intégrité.

BROCKE (Henri-Christian DE), agronome allemand, né en 1713 à Blanckenbourg, mort en 1778. Il devint conseiller du duc de Brunswick-Lunebourg et s'occupa beaucoup d'agriculture et de sylviculture. Ses principaux ouvrages, écrits en allemand, sont : *De la Nature, propriété et propagation des arbres sauvages à l'ombre* (1754, in-4°) ; *Fondements de la science forestière physique et expérimentale* (1768-1775, in-8°) ; *Observations sur quelques fleurs, etc.* (1769) ; *Réponse à cette question : Comment peut-on hâter le développement d'une forêt sans nuire au bois?* (1774, in-4°).

BROCKELSBY (Richard), médecin anglais, né en 1722 à Minehead, mort à Londres en 1797. Il fut, pendant plusieurs années, attaché en qualité de médecin à l'armée anglaise, puis il se fixa à Londres (1763), où il acquit par la pratique de son art une grande réputation et une fortune considérable. Ses principaux écrits sont : *Essai sur la mortalité parmi les bêtes à cornes* (1746, in-8°) ; *Observations économiques et médicales* (1754, in-8°) ; *Eulogium medicum* (1760, in-4°). On a en outre de lui plusieurs mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*.

BROCKEN, montagne d'Allemagne, dans la chaîne du Hartz, appelée *Bructurus* par les anciens Romains, et *Blockberg* par les paysans du Hartz ; elle s'élève à 1,170 m. au-dessus du niveau de la mer ; sa base a environ 1,500 m. de long du N. au S. et 800 m. de large. Son sommet, de roche granitique, forme un plateau de 400 à 500 m. de circonférence. De ses gorges et de ses vallées descendent : au N., la Peseke et le Kellbach ; au S., la Bode, et au S.-O. l'Ocker. Toutes ces rivières coulent dans des vallées plus ou moins profondes, qui séparent le Brocken des montagnes voisines.

Les brouillards et les nuages qui enveloppent cette montagne, quand ils sont agités par le vent, offrent de bizarres tableaux dans lesquels l'imagination populaire a placé des danses de sorcières présidées par des démons. Selon une vieille tradition, dans la nuit de Walpurgis, c'est-à-dire la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, toutes les sorcières de l'Allemagne se rendent au

Brocken, sur un manche à balai, pour assister à la réunion générale, présidée par Satan en personne, et renouveler à leur maître leur serment de fidélité. Cette nuit-là, il se passe sur la montagne des orgies indescriptibles. Aussi, les rochers les plus remarquables de cette montagne s'appellent-ils *la Chaise du diable*, *l'Autel des sorcières*, *la Salle de danse des sorcières*. C'est à cette fête annuelle de la nuit de Walpurgis que Méphistophélès conduit Faust en lui faisant entendre le « furieux chant magique » :

Les sorcières se rendent au Brocken ;
Le chaume est doré, la semence est verte,
La s'assemble la grande foule, etc.

Malgré cette tradition peu encourageante, le Brocken est cultivé presque jusqu'à son sommet, qui est habité toute l'année depuis le commencement de ce siècle.

Voici comment Henri Heine a, de sa plume fantaisiste et pittoresque, décrit cette montagne : « Oui, tout nous apparaît magique au plus haut degré, quand nous regardons pour la première fois du haut du Brocken. Toutes les faces de notre esprit reçoivent des impressions nouvelles, différentes pour la plupart et même contradictoires, qui se groupent dans notre âme en un sentiment grand, confus et obscur ; mais, si nous parvenons à en comprendre l'idée nette, nous reconnaissons le caractère de la montagne. Ce caractère est tout allemand, sous le rapport des défauts comme sous celui des vertus. Le Brocken est un véritable Allemand ; c'est avec une exactitude allemande qu'il nous montre clairement et distinctement, comme dans un panorama colossal, des centaines de villes, bourgs et villages, situés la plupart au nord, et tout autour les montagnes, les forêts, les rivières, les plaines, à perte de vue ; mais aussi tout cela prend l'air d'une carte spéciale, séchement dessinée, colorée avec pureté ; nulle part l'œil n'est réjoui par des paysages véritablement beaux. La même chose nous arrive, à nous autres compilateurs allemands, par suite de cette consciencieuse exactitude avec laquelle nous voulons tout rapporter, sans pouvoir penser jamais à faire ressortir le détail avec un charme particulier. Le Brocken a aussi quelque chose du calme, de la tolérance et de l'intelligence allemandes, parce qu'il peut voir les choses de haut et avec clarté, et, quand une pareille montagne ouvre ses yeux gigantesques, elle peut bien voir un peu mieux que nous autres nains, qui lui grimpons sur le dos avec notre vue débile. Force gens prétendent que le Brocken tient beaucoup du Philistin ; et Claudius chanta : « Le Blocksberg est un grand Philistin ; mais c'est une erreur : sa tête chauve, qu'il couvre quelquefois d'un blanc bonnet de nuages, lui donne bien une teinte de philistinerie ; mais, comme chez beaucoup d'autres Allemands, c'est de sa part ironie toute pure. Il est même notoire que le Brocken a ses époques d'espièglerie universitaire, ses temps fantastiques, la première nuit de mai, par exemple. Alors il jette, en belle humeur, son bonnet de nuages par-dessus les moulins, et devient, aussi bien que nous autres tous, timbré et complètement romantique. »

On peut comparer les impressions de l'humoristique Berlinoise avec celles de Goethe, le poète impassible, qui visita aussi le Hartz.

Au sommet du Brocken s'élève une auberge, bien connue par les descriptions qu'on en a faites en Allemagne : elle est tout à fait au sommet de la montagne, et fut élevée en 1800 par le comte Stolberg-Wernigerode, au nom duquel on l'administre. Les murs de l'auberge du Brocken sont d'une épaisseur extraordinaire, afin de pouvoir résister au vent ; au-dessus se trouve un belvédère en forme de tour, où l'on monte pour mieux jouir du coup d'œil. Chaque année, de nombreux touristes visitent le Hartz et font l'ascension du Brocken.

BROCKES (Berthold-Henri), poète allemand, né à Hambourg en 1680, mort en 1747. Fils d'un commerçant, il étudia la jurisprudence, puis voyagea en Hollande, en France et en Italie. De retour dans sa patrie, il se livra à son goût pour la poésie. On a de lui, sous le titre de *Plaisirs terrestres* en Dieu (Hambourg, 1726-1746, 9 vol. in-8°), des pièces de vers inspirées par le sentiment religieux et par les beautés de la nature.

BROCKES (Henri), V. BROKES.

BROCKHAGEN, bourg de la Prusse, province de Westphalie, régence de Minden, cercle et à 8 kilom. S. de Halle ; 2,300 hab. Distilleries d'eau-de-vie ; filatures et commerce de fil ; importante récolte de houblon.

BROCKHAUS (Frédéric-Arnold), libraire allemand, né en Westphalie en 1772, mort à Leipzig en 1823. En 1810, il fonda à Altenbourg une maison de librairie, qu'il transporta plus tard à Leipzig, et qui est devenue une des plus considérables de l'Europe. Au nombre de ses publications les plus importantes, il faut citer l'encyclopédie qui a pour titre : *Conversations Lexicon*, dont il avait acheté et terminé la première édition, et qu'il améliora successivement. Le succès de cet ouvrage fut prodigieux ; on en a publié en 1853 la dixième édition. Brockhaus a encore publié le *Dictionnaire bibliographique* d'Ebert et l'*Encyclopédie des sciences et des arts* de Gruber et Ersch.

BROCKHAUS (Henri), typographe et libraire

de Leipzig, fils du précédent, né à Amsterdam en 1804. Son établissement, qui avait été fondé par son père, et qui comprend maintenant toutes les industries qui se rattachent à la typographie et à la librairie, est un des plus vastes de l'Europe. Parmi les publications importantes sorties de cette maison, il faut citer la *Gazette allemande universelle*. M. Brockhaus avait fondé à Paris, en 1837, avec M. Avenarius, une librairie allemande, qui appartient aujourd'hui à M. Ch. Franck.

BROCKHAUS (Hermann), orientaliste allemand, frère du précédent, né à Amsterdam en 1806. Il a fait de profondes études sur la langue et la littérature sanscrites, et il occupe une chaire à Leipzig. On lui doit un *Mémoire sur l'impression des livres sanscrites en caractères latins* (1841), lequel n'a pas été étranger à l'adoption de cet usage. Il a donné aussi : des éditions de textes orientaux, notamment le texte sanscrit et la traduction allemande des cinq premiers livres des légendes de Somadeva, recueil intitulé : *Kathāsarit sūtra* (1839), la traduction seule du même recueil (1843, 2 vol.) ; le texte et les sūtries indiennes du drame de Krishna Mira, intitulé : *Prabodha candrodāya* (1845) ; le texte de *Sept matres savants* du Persan Nachschebi (1845) ; le texte du *Vendidad sādē*, avec *Dictionnaire et glossaire de la langue zend* (1850), d'après les éditions de Paris et de Bombay ; le texte persan des *Chansons de Hafiz*, avec le commentaire de Sudi (1854).

BROCKMANN (Jean-François-Jérôme), célèbre comédien allemand et auteur dramatique, né à Gatz en 1745, mort au même lieu en 1812. Les ouvrages qu'il a composés pour le théâtre sont aujourd'hui oubliés, et il ne reste de lui que sa réputation artistique, qui a été grande en son temps. Brockmann, qu'on a appelé souvent le Garrick et le Lekain de l'Allemagne, excellait dans tous les genres. Son talent avait une admirable souplesse ; nul rôle ne lui semblait difficile, et, à force d'art et de talent, il était arrivé à s'incarner en quelque sorte dans tous les personnages qu'il représentait avec autant de vérité que de nature.

BROCOLI s. m. (bro-ko-li — de l'ital. *broccoli*, plur. de *broccolo*, même sens, rad. *brocco*, branche pointue). Hort. Espèce de chou-fleur originaire d'Italie : *BROCOLIS blancs*. *BROCOLIS violets*. Les *BROCOLIS* se mangent accommodés comme les choux-fleurs. (Acad.) *Les meilleurs BROCOLIS sont le violet et le blanc.* (Gouas.) *Petite pousse qui, après l'hiver, vient au tronc d'un vieux chou.*

— *Encycl.* Le nom de *brocoli*, emprunté à la langue italienne, sert à désigner une variété particulière de chou-fleur, nommée par les botanistes *brassica botrytis cymosa*. Le *brocoli* se distingue du chou-fleur proprement dit par ses feuilles plus nombreuses, plus courtes, ondulées et comme frisées, les moins celles qui avoisinent la pomme. Celle-ci est fine et serrée, et, dans les bonnes variétés blanches, elle ne se distingue pas de celle des choux-fleurs ; dans les variétés violettes, elle est ordinairement petite, et le grain (boutons de la fleur) en est gros et peu serré. Le *brocoli* est fréquemment cultivé en Italie, où l'on en fait une grande consommation ; il a été importé en France dans le xviii^e siècle. Ses variétés sont très-nombreuses ; il en est trois qui méritent une mention spéciale.

Le *brocoli blanc hâtif* a une pomme blanche, semblable à celle du chou-fleur, grosse et bien faite ; elle se forme vite et se conserve longtemps sans se désagréger. On en distingue plusieurs sous-variétés.

Le *brocoli blanc Mammoth* est une plante naine, trapue, rustique, tardive, à pomme blanche et très-grosse, paraissant trois semaines après celle du précédent. Il nous vient d'Angleterre, où l'on cultive aussi, disent MM. Vilmorin, un très-grand nombre de variétés à pommes blanches, jaunâtres ou vertes, dont aucune ne paraît préférable, du moins sous notre climat, au *brocoli blanc hâtif*.

Le *brocoli violet* a le pied très-haut, le pétiole des feuilles violet rougeâtre, ainsi que la côte médiane, la pomme violette ou violet verdâtre, le plus souvent mamelonnée ou divisée, le grain très-gros. Cette variété est très-précoce.

Le *brocoli* se cultive comme le chou-fleur ; on le sème ordinairement en mai et en juin. Aux approches du froid, on butte les *brocolis* dans le nord, comme on fait pour les cardons ou les céleris. On obtient ainsi des pommes bonnes à manger à la fin de l'hiver, ou au commencement du printemps. Le *brocoli violet* nain, semé en mai ou juin, pomme dès l'automne suivant ; semé sur couche et sous cloche en février et mars, il donne sa pomme au milieu de l'été. En général, la pomme du *brocoli* est tendre, bien parfumée, et constitue un manger délicat, à l'on apprête de diverses manières, tout comme les choux-fleurs. Cette plante donne encore un grand nombre de jets latéraux, charnus, que l'on a soin de recueillir, et qui sont estimés comme aliment.

BROCOMAGUS, ville de l'ancienne Germanie, chez les Tribouques ; c'est aujourd'hui Brumpton.

BROCOTTES s. f. pl. (bro-ko-te). Econ.

Parties caséuses et butyreuses qui restent dans le petit-lait, quand on en a retiré le premier caillé.

BROCQ (Dom Théodore TALON DE), historien français, né vers 1680 à Châlons-sur-Marne, mort à Metz en 1762. Religieux de l'abbaye de Saint-Arnould à Metz, il consacra de longues années à étudier les monuments antiques de la province et à composer son *Recueil historique de ce qui est arrivé de plus remarquable dans la ville de Metz depuis le temps de Jules César jusqu'en 1756*. Cet ouvrage, rempli de curieux détails, est resté manuscrit.

BROCQUIÈRE (BERTRANDON DE LA), voyageur français, né dans la Guyenne, vivait au xve siècle. Il était conseiller et écuyer tranchant du duc de Bourgogne, lorsque, en 1432, plusieurs seigneurs des États de Bourgogne ayant entrepris de faire un pèlerinage en Terre sainte, il partit avec eux. Étant tombé malade à Jérusalem, il résolut de ne pas attendre ses compagnons de route, et de revenir en Europe par la voie de terre. Il partit donc seul, et, aussi heureux qu'audacieux, au milieu de l'année 1433, il se présentait devant le duc, sous le costume sarrazin qu'il avait porté pendant tout son voyage, et monté sur le cheval qui avait fourni une si longue carrière. Le duc fut étonné d'une aventure aussi extraordinaire ; non-seulement il fit raconter à La Brocquière son voyage, mais il voulut qu'il en écrivit la relation. Ainsi fit l'écuyer tranchant, et, dans la miniature qui précède la relation de son Voyage, on le voit à genoux, faisant l'offrande de son livre au duc, qui est assis et entouré de plusieurs courtisans, dont trois portent, comme lui, le collier de la Toison-d'Or.

Le voyage de la Brocquière n'est guère qu'un itinéraire, mais il contient des détails intéressants au point de vue historique et géographique. En le lisant, on se convainc d'une chose, c'est que cette époque était beaucoup plus religieuse que crétule, tandis que la nôtre est plus crétule que religieuse. Certes, la foi ne devait pas manquer à un homme qui avait affronté tant de dangers pour visiter le tombeau de Jésus-Christ ; mais cette même foi n'en avait pas fait un fanatique ; aussi rend-il justice aux nations que, selon le langage du temps, il appelle *infidèles*, et chez qui il trouve beaucoup plus de bonne foi que chez les chrétiens.

Parmi les curiosités qu'il rencontre sur sa route, il faut citer la caravane qui revient de La Mecque. « On la disait composée de trois mille chameaux, et, en effet, elle employa pour entrer dans la ville près de deux jours et deux nuits. Cet événement fut, selon l'usage, une grande fête. Le seigneur de Damas, ainsi que les plus nobles, allèrent au-devant de la caravane par respect pour l'*Alcoran* qu'elle avait. Ce livre est la loi qu'a laissée aux siens Mahomet. Il était enveloppé d'une étoffe de soie peinte et chargée de lettres moresques, et un chameau le portait, couvert également de soie. En avant du chameau marchaient quatre ménestrels, et une grande quantité de tambours et de nacaires qui faisaient un grand bruit. Devant et autour de lui étaient une trentaine d'hommes, dont les uns portaient des arbalètes, les autres des épées nues, d'autres de petits canons qu'ils tiraient de temps en temps par derrière. Suivaient huit vieillards, qui montaient chacun un chameau de course, près duquel on menait en laisse leur cheval, magnifiquement harnaché selon la mode du pays. Après eux enfin venait une dame turque, parente du Grand Seigneur ; elle était dans une litière, que portaient deux chameaux richement parés et couverts. La caravane était composée de Maures, de Turcs, Barbaresques, Tartares, Persans et autres sectateurs du prophète Mahomet. Ces gens-là prétendent que, quand ils ont fait une fois le voyage de La Mecque, ils ne peuvent plus être damnés. J'interrogeai l'un d'eux sur Mahomet, et lui demandai où reposait son corps. Il me répondit que c'était à La Mecque, qu'il était dans une chasse, où on l'allait voir, et que, parmi ceux qui y allaient, il y en avait qui, après l'avoir vue, se faisaient crever les yeux, parce que, après cela, le monde ne pouvait plus rien offrir, disaient-ils, qui méritât leurs regards. Effectivement, il y en avait deux dans la troupe, l'un d'environ seize ans, l'autre de vingt-deux à vingt-trois, qui s'étaient fait aveugler ainsi. »

Pendant le séjour de La Brocquière à Constantinople, l'empereur lui fit demander s'il était vrai que le duc eût pris la pucelle d'Orléans, « ce que les Grecs ne peuvent croire. » « Je leur en dys la vérité, tout ainsi que la chose avait été ; de quoy ils furent bien étonnés. » Or il y avait trois ans que Jeanne Darc avait été livrée aux Anglais, et les Grecs en étaient encore à douter qu'un prince chrétien fût capable d'une pareille lâcheté.

La page qui peint le mieux le Bas-Empire à la veille de sa chute est celle où l'auteur raconte une fête dont il fut témoin. « Quelques jours après, on me mena voir également une fête qui avait lieu pour le mariage d'un des parents de l'empereur. Il y eut une joute à la manière du pays, et cette joute me parut bien étrange. La voici : au milieu d'une place, on avait planté, en guise de quintaine, un grand pieu, auquel était attachée une planche large de 8 pieds, sur 5 de long. Une quaran-